1996

BERNARD TANGUY*

Hagionomastique et histoire: Pabu Tugdual *alias* Tudi et les origines du diocèse de Cornouaille

Dans un précédent article consacré à la formation des diocèses dans les cités des Osismes et des Coriosolites (1), il nous était apparu que l'origine des évêchés de Tréguier et de Cornouaille était loin d'être établie. La critique des documents les concernant mettait en évidence la fragilité, voire la précarité, du point du vue traditionnellement admis quant à leur fondation. C'était une invite à s'interroger sur leurs premiers titulaires, à savoir saint Tugdual, pour le premier, saint Corentin, pour le second, non pas tant à partir de leurs Vitae, rédigées entre le Xe et le XII es siècle, en ce qui concerne celui-là, au XIII es siècle, s'agissant de celui-ci, que d'autres données sans doute moins circonstanciées mais tout aussi importantes par leurs implications.

DU MOINE TUTGUAL A L'ABBÉ-ÉVÊQUE TUTGUAL

Célébrant vers 880 dans sa Vie de saint Gwennolé, à travers une longue pièce en vers, «la grandeur et la noblesse de la Cornouaille au temps de Gradlon», le moine Wrdisten ne peut faire moins que d'ajouter aux trois colonnes sur lesquelles reposait ce majestueux édifice, à savoir Gradlon, Corentin et Gwennolé, une quatrième, en fait antérieure aux précédentes:

«Et déjà cependant avait précédé ces trois personnages un saint d'exception du nom de Tutgual, moine illustre par ses mérites, digne de servir d'exemple à un grand nombre: ayant de qui que ce fût pris en son sein du feu dans ses vêtements, la flamme l'épargna, son corps s'humectant au contraire d'une douce rosée. Mais alors déjà il partageait au ciel la vie des bienheureux quand le pays avait

^{*} Chargé de recherche au C.N.R.S., Centre de recherche bretonne et celtique, Brest.

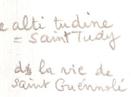
⁽¹⁾ Bulletin de la Société archéologique du Finistère, t. CXIII, 1984, p. 93-116.

pour rempart ces trois colonnes qui le soutenaient. Il était cependant le quatrième, car on ne peut le compter pour moins, quand, vivant avec le Christ, i continue de vivre où son corps avait vécu» (2).

Dans son commentaire sur le texte des trois Vies les plus anciennes de saint Tugdual, Arthur de La Borderie donne pour titre à l'un de ses développements «Le Tudual de la Vie de saint Gwennolé n'est pas le saint Tudual de Tréguer» (3). Avant d'exposer les arguments qui l'ont conduit à formuler cette conclusion sans ambiguïté, il commence par discréditer ce chapitre de la Vita Winwaloei en attribuant sa rédaction ainsi que celle des chapitres XX et XXI, à «un interpolateur du X° siècle, anonyme, inconnu, sans aucune autorité pour contredire un document de première valeur, comme l'est la Vie de saint Tudual par son disciple Louénan», texte qu'il ne doute pas avoir été rédigé au VI° siècle.

Son argumentation tient en trois points. D'abord, saint Tugdual, maître de Louénan, arrive dans la péninsule, non en simple moine comme son homonyme cornouaillais, mais comme abbé, chef d'une nombreuse famille monastique. En second lieu, il n'a eu aucun commerce avec la Cornouaille, son activité ayant exclusivement concerné la Domnonée. Enfin le miracle dont fait état la Vita Winwaloei n'a nulle part été imputé au Tugdual trégorrois. « Il y a lieu de croire, écrit La Borderie, que le De altitudine a voulu parler de saint Tudi, dont la légende est perdue, mais qui fut l'un des saints principaux de la Cornouaille, et dont le nom s'écrit parfois Tudulus, ce qui ressemble fort à Tudual» (4).

Bien qu'il ait, en conclusion, jugé que la difficulté ici n'était « pas sérieuse» ces objections, il les formulera à deux autres reprises: d'une part, en janvier 1889, dans un article sur le Cartulaire de Landévennec (5), d'autre part, en 1896, au terme d'une très longue note sur les Vies anciennes de saint Tugdual, en appendice au premier volume de son Histoire de Bretagne (6). La première fois, elles constituent une réponse à un rapport d'Alfred Ramé, publié dans le Bulletin des travaux historiques et scientifiques en 1882, et à un passage de la préface rédigée par d'Arbois de Jubainville à l'édition par Le Men et Ernault du Cartulaire de Landévennec en 1886. Pour Ramé, Corentin, Gwennolé et Gradlon étant donnés par Wrdisten comme postérieurs à Tugdual — contemporain de Childebert selon ses Vitae —, ne pouvaient avoir vécu au plus tôt que dans la seconde moitié du VIe siècle, datation postérieure d'un siècle à celle proposée par La Borderie. Quant à d'Arbois de Jubainville, identifiant dans le souverain franc, non plus Childebert Ier, mais Childebert III, mort en 711, il les faisait vivre encore deux siècles plus tard.



⁽²⁾ Liv. II, chap. XIX, p. 82 de l'édition d'A. de La Borderie, Rennes, 1888. Cf. la traduction du même, dans Annales de Bretagne, t. IV, 1889, p. 324-325.

⁽³⁾ Mémoires de la Société historique et archéologique des Côtes-du-Nord, t. II, 2° série, 1885. 1886, p. 345-347. — La forme actuelle Tugdual résulte d'une métathèse à partir de Tudgual.

⁽⁴⁾ Op. cit., p. 347.

⁽⁵⁾ Annales de Bretagne, t. IV, 1889, p. 324-327.

⁽⁶⁾ Rennes, 1896, p. 557-560.

En 1896, La Borderie s'en prend cette fois à l'abbé Duchesne, à son charnement contre les Vies anciennes de saint Tudual» et contre le commenreque lui-même leur a consacré. L'abbé Duchesne avait, en effet, publié une nde sur ce sujet à la fois dans le Bulletin critique et dans la Revue celtique en 1839 (7). Il y contestait la datation proposée par l'historien pour la première Vie: la sent, disait-il, le IX siècle et, plus spécialement, le temps où l'évêché de reguier, récemment fondé, éprouvait le besoin de mettre ses origines sous les notections traditionnelles les plus respectables » (8). Cette Vie, il la considérait, non comme une biographie, mais comme un petit écrit placé en tête d'un mulaire des possessions de l'évêché.

L'abbé Duine partagera ce point de vue. Faisant remarquer qu'elle « n'était pas encore fixée ni répandue vers 880, car Wrdisten fait de Tutgualus un saint moine de Cornouaille », il ne la croit pas ancienne et considère qu'il doit s'agir S' Gu enc d'une «simple notice qui devait précéder un cartulaire ou quelque terrier» (9). Bernard Merdrignac incline dans le même sens et y voit «quelque composition de l'époque carolingienne s'appuyant sur un cartulaire dû effectivement à Louenan ou, du moins, qui lui était attribué » (10). Nous acquiesçons pour notre part à ce point de vue, mais en estimant qu'elle n'est que de peu antérieure aux deux autres, peut-être du début du XIe siècle (11).

Les contradicteurs de La Borderie ont admis comme un fait d'évidence Identité du Tutgual de Tréguier et de celui de Cornouaille, point capital qu'il aurait fallu démontrer.

DU MOINE TUTGUAL A L'ABBÉ TUDI

On a vu que La Borderie suggérait d'identifier Tutgual avec Tudi, affirmant même que le nom de ce dernier était parfois latinisé en Tudulus. La provenance de cette forme nous échappe mais son ancienneté nous paraît suspecte. Tudi apparaît, en effet, dans la Vita I' Maudeti, rédigée dans la seconde moitié du xi siècle, postérieurement à la Vita II Tuduali, dont elle plagie, comme le souligne Bernard Merdrignac (12), le prologue, latinisé en Tudius. Dans la Vita II^a Maudeti, composée au XIII^a siècle, la forme utilisée est Thudetus. Quant à à Vita Corentini, compilée vers 1235 par un chanoine quimpérois, elle n'emploie

lo Vie I

⁽⁷⁾ T.X, p. 253-255.

⁽⁸⁾ Op. cit., p. 254.

⁽⁹⁾ Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne, V-X siècle, Rennes, 1918, p. 62.

⁽¹⁰⁾ Les saints, témoins de Dieu ou témoins des hommes?, thèse de 3° cycle, Rennes, 1982, t.I, p. 37.

⁽¹¹⁾ L'emploi, entre autres, du mot parrochia au lieu de plebs n'est pas ici un indice d'ancienneté.

⁽¹²⁾ Op. cit., p. 80.

que Tudinus. De cette variante — adoptée par Albert Le Grand qui parle de Tugdin dans sa version de la Vie de saint Corentin (13) — procèdent le prénom féminin Tudine, encore porté dans le pays bigouden (14) et l'hagionyme Tudin nom du saint patron de Landujan (I.-et-V.), intrus qui s'est substitué à saint Tujen (de Tutian), éponyme du lieu.

Tudi ne possède pas de Vie propre. C'est, comme l'écrit Duine (15), «unde ces noms qui vaguent dans la tradition populaire, conservés par la toponomast que, et que chaque hagiographe accapare au mieux de ses intérêts ». C'est ce qu'a fait de toute évidence l'auteur de la Vita Corentini: Tudi devient sous sa plume un postulant au siège épiscopal de Quimper avec Gwennolé et Corentin, qui ser l'heureux élu. S'il reconstitue la sainte triade de la Vita Winwaloei, remplaçant Tutgual par Tudi (16), ce n'est pas en s'inspirant de celle-ci. En attribuant au nouvel évêque la charge d'accorder l'investiture abbatiale à ses deux compagnons, le chanoine quimpérois affirme le primat historique de l'autorité diocsaine sur les abbés de Landévennec et surtout de Loctudy. La situation de l'église de Loctudy, bénéfice revendiqué par l'abbé de Rhuys et tombé aux mains de seigneurs du Pont (17), n'avait été réglée que peu d'années auparavant: en 1220 un accord était intervenu, au spirituel, entre l'évêque et l'abbé de Rhuys, en 1223 au temporel, entre l'évêque et le seigneur du Pont.

Éponyme de Loctudy, saint Tudi en fut considéré comme le fondateur. Pourtant si son nom est particulièrement en honneur à l'entrée de la rivière de Pont-l'Abbé, puisque l'Île-Tudy le rappelle également, il n'y a pas totalement éclipsé celui de saint Tugdual. A Loctudy, même si le titulaire de la chapelle de Saint-Oual peut prêter à discussion (18), on note la présence des villages de Pontual, anciennement Botual, et de Kerdual, écrit Kertugdoal au XV siècle Bien plus, c'est saint Tugdual qui est le patron de l'église de Combrit, paroisse mère de l'Île-Tudy, édifice où il est représenté en évêque bénissant. Il avait dans cette paroisse une fontaine tenue en grande dévotion: en 1856, au grand désespoir du recteur, on y plongeait encore « au milieu de l'hiver, par les temps les plus rigoureux, les petits enfants tout nus, même ceux qui étaient encore à le

⁽¹³⁾ Les Vies des saints de la Bretagne Armorique, Rennes, 1901, p. 685.

⁽¹⁴⁾ Nous remercions le chanoine J.-L. Le Floc'h de cette indication.

⁽¹⁵⁾ Op. cit., nº 205.

⁽¹⁶⁾ Le nom de Tutgual n'est pas absent de la Vita Corentini, mais il y est celui de l'apocrisiair ou vicaire perpétuel de la cathédrale au temps de l'hagiographe (Cf. Mémoires de la Société d'histoir et d'archéologie de Bretagne, t. VI, 1925, p. 47).

⁽¹⁷⁾ A cette famille appartiennent très certainement Daniel abbas Tudi, témoin d'une donation d'Alain Fergent à l'abbaye de Quimperlé, entre 1084 et 1112, et Guegun, abbatt Tudi, qui souscrit une donation du même en faveur de l'abbaye de Landévennec.

⁽¹⁸⁾ Les formes du nom sont contradictoires, puisqu'on relève Saint-Conval en 1788. Saint-Tonval en 1806. Mais le pardon y ayant lieu le deuxième dimanche d'août, une relation avec la fête de saint Laurent, parfois substitué à saint Tugdual, n'est pas à exclure. Une légende recueillie à Loctudy (citée par G. DOBLE, The saints of Cornwall, 4e fasc., p. 115) raconte que Tudy, Tual et Vennec étaient trois frères (ou amis) et qu'ils auraient débarqué près de la chapelle Saint-Tual.

mamelle, pour les guérir de la fièvre, au risque de les faire mourir de froid » (19). Sans doute, ces faits, bien que plaidant pour l'identité de *Tutgual* et de Tudi, ne ont-ils pas déterminants.

Peut-on admettre que Tudi soit une forme hypocoristique de Tutgual? composé à deux termes formé de tut «peuple» et de uual, gual «valeur», valeureux » (20), Tutgual se prête à la formation d'un hypocoristique dérivé du memier élément Tut. Mais le plus attendu serait *Tut-oc, aujourd'hui Tudec. Cet agionyme est de fait bien attesté. Outre d'un lieu nommé Tref Tudoc, mennonné au XI° siècle en Plonévez-du-Faou par un acte du cartulaire de Landévenec (ch. 48), il est à l'origine de Landudec, paroisse dont il partage le patronage vec sainte Anne, de Saint-Tudec, village et chapelle tréviale de Poullaouen, ainsi que de Saint-Tudec, chapelle détruite de Spézet. Dans ces deux chapelles, dont es pardons étaient célébrés le dimanche de la Trinité pour la première, le roisième dimanche de juillet et le deuxième dimanche de septembre pour la sconde, le saint patron est représenté en évêque, un livre ouvert à la main. Mais cette figuration n'est pas pour démentir un rapprochement avec saint Tugdual, les dates des pardons laissent perplexe. Il est néanmoins troublant de rencontrer à Landudec un quartier dit de Trémaëron, anciennement Trémazrun, quand la Vita IIa Tuduali indique comme disciple du saint, enterré à ses pieds, un ertain Machtronus, forme que Loth suppose à juste titre être pour Madro-(21). Ce quartier faisait en outre tout entier partie du fief des regaires de révêque de Cornouaille. Le nom de Tutoc a lui-même donné naissance à un diminutif Tutocan. Un lieu appelé Lan Tutocan figure parmi les donations faites par Gradlon à l'abbaye de Landévennec (ch. 19): devenu Landudégan, le nom ut remplacé par celui de Keremperchec, aujourd'hui village de Nizon.

Pour être plus rare, une dérivation en -i semble bien avoir eu cours également. L. Fleuriot (22) cite l'anthroponyme Moini, Moeni dans les chartes de Redon au IX° siècle, dérivé du vieux breton moin, aujourd'hui moan « mince ». Coneri, connu sous la forme Gonéry éponyme de Saint-Gonnéry (Morbihan), de Saint-Gonéry, en Plougrescant (Côtes-du-Nord), noté Langonnery en 1543, de Langonéry, en Plourin-Ploudalmézeau (Finistère), semble répondre à Coner, éponyme de Saint-Coner, en Caudan (Morbihan), de même que Seznec, nom d'une chapelle de Plogonnec (Finistère), à Sezni, éponyme de Guissény (Finistère), Idi, éponyme de Lannidy, en Lannéanou et en Plouigneau (Fin.), où il avait une chapelle, à Ideuc, éponyme de Saint-Ideuc, village de Paramé (I.-et-V.), ancienne paroisse, Sanctus Idocus, au XI° siècle. Mais s'il n'y a donc pas d'impossibilité à considérer Tudi comme une forme hypocoristique de Tutgual, l'identité de leur personne n'en est pas pour autant établie. Le seul argument décisif serait de les voir partager le même qualificatif de Pabu.

⁽¹⁹⁾ PEYRON et ABGRALL, Notices sur les paroisses, Quimper, t. II, 1907, p. 318.

⁽²⁰⁾ L. FLEURIOT, Le vieux breton. Éléments d'une grammaire, Paris, 1964, p. 47, 363.

⁽²¹⁾ Les noms de saints bretons, Paris, 1910, p. 93.

⁽²²⁾ Op. cit., p. 87. L. Fleuriot

DE L'ABBÉ TUDI A L'ABBE-ÉVÊQUE PABU TUTGUAL

Le Tutgual trégorrois est bien connu sous le nom de Pabu. Celui-ci lui est implicitement reconnu par sa Vita I^a quand elle indique qu'ayant débarqué dans un port à la pointe du pays d'Ac'h (sans doute Porz-Pabu, près de l'anse de Blancs-Sablons [23]), il fonda un premier ermitage (primum locum) dans la paroisse de Ploumoguer, appelé Lanpapbu (24): c'est aujourd'hui Trébabu. Vers 1050, l'auteur de la Vita Brioci, qui fait de Tutgual un neveu de Brioc, ne l'ignor pas puisqu'il l'appelle papu Tugualus (25). C'est de toute évidence ce qualificatif qui a suggéré à ses biographes des Vitae II^a et III^a de l'envoyer à Rome et d'en faire un pape sous le nom de Leo Britigena. Le dernier se risque même à dire que les Bretons l'appellent barbarice saint Papbu, « voulant dire par là, par corruption de la dernière syllabe, Pape» (26). La graphie Papbu témoigne d'une incertitude quant à la valeur de la consonne intervocalique lénifiée en -b-, ce qui n'est pas le cas dans la Vita Brioci, plus conservatrice.

Pabu, pense Loth (27), « a été probablement un cas, généralement le génitif de Papa». Le mot a le sens de « père », mais aussi d'« évêque », comme en témoigne la Vie ancienne de saint Samson: dans l'invocation que son auteur adresse à l'évêque Tigernomael, il l'appelle o beatissime sedis apostolicae episcope Tigernomale dans le prologue du livre I, puis o beatissime papa Tigernomale dans celui du livre II (28). En irlandais ancien, papa signifie « pape », mais « se dit aussi de personnes consacrées à Dieu, moines ou ascètes »; une variante popa, « indéclinable, (est) fréquente dans l'épopée pour désigner familèrement une personne que l'on respecte: voc. a popa Fergus, a popa Loig »... (29). Il ne s'agit donc pas d'un surnom, mais d'un terme de déférence dont on fait précéder le nom du personnage (30).

Sur ce mot a été formé un diminutif *Paban*, à l'origine de *Lababan*, village de Pouldreuzic, chef-lieu d'une ancienne paroisse, jadis *Lanbaban*, et de *Lambbban*, village de Cléden-Cap-Sizun, noté *Lambaban*, *Lanpaban* en 1540, ancienne dépendance du fief des regaires de l'évêque de Cornouaille, où se trouvait autrefois le presbytère de la paroisse. Le pardon de Cléden, célébré le dimanche de la Trinité — comme celui de la chapelle Saint-Tudec de Poullaouen —, porte le nom de *Pardon Pabu*.

⁽²³⁾ Nous remercions l'abbé Jo Irien de ce renseignement.

⁽²⁴⁾ Op. cit., p. 84. L. Fleuriot

⁽²⁵⁾ Analecta Bollandiana, t. II, 1883, p. 180.

⁽²⁶⁾ Op. cit., p. 107. L. Fleurist

⁽²⁷⁾ Op. cit., p. 100.

⁽²⁸⁾ Edit. de R. Fawtier, Paris, 1912, p. 95, 156.

⁽²⁹⁾ J. VENDRYÈS, Lexique étymologique de l'irlandais ancien, Paris, 1960, p. 4.

⁽³⁰⁾ Cf. Hugo de S. Pabu Tual, évêque de Tréguier, dans un acte de 1086 (Dom H. MORICE Preuves de l'histoire de Bretagne, Paris, 1742, t. I, col. 460).

L'association du mot lann «ermitage, monastère » aux noms de Pabu (dans lambabu, village de Plouhinec, où saint Tugdual, titulaire de la chapelle est représenté coiffé d'une tiare) et de Paban consacre l'ancienneté de ces qualificatifs et confirme celle de l'implantation du culte de saint Pabu-Tugdual dans la cornouaille du Sud-Ouest.

Or ce nom de Pabu se rencontre avec celui de Tudi dans le débornement du critoire concédé à l'abbaye de Locmaria sous Quimper avant 1022 par le comte-évêque Binidic. Cette terre, très probablement le minihi du monastère, étendait «depuis la pierre appelée Maen Tudi jusqu'à la croix se trouvant au vied du mont Frugy, de là jusqu'à la fontaine dite de Pabu, ensuite jusqu'à l'Odet » (31). La pierre et la fontaine du saint étant les éléments qui participent le plus généralement à la définitition de son espace monastique, l'identité de Tudi et de Pabu s'impose. Ce n'est sans doute pas un hasard qu'à Lambabu, en Plouhinec, le pardon de saint Tugdual soit célébré, non le 1et décembre, date assignée à sa fête par le bréviaire de Quimper, mais le premier dimanche de mai, jour qui est en relation avec la fête de saint Tudi, le 9 mai.

S'il n'existe plus aujourd'hui de trace de la «pierre de saint Tudi» ni de la dénomination Fontaine Pabu, on peut néanmoins émettre des hypothèses plausibles sur leur emplacement respectif. Il se pourrait, en effet, que la Maen Tudi fût la pierre intervenant dans le cérémonial présidant à l'installation du nouvel évêque à la tête du diocèse tel que le décrit un document de 1480 (32). Cette pierre, dite dans le procès-verbal de la cérémonie « pierre ordinaire de son siège et de son port », car c'est près d'elle qu'il prenait place dans sa chaise épiscopale pour être porté à la cathédrale, se trouvait au sortir du bourg de Locmaria. La mention en 1645 et 1665 d'un Parc Men Tudy parmi les parcelles du village de Lesteir (33) en Kerfeunteun est-elle en rapport avec son transfert en ce lieu? On ne saurait le dire.

Quant à la Fontaine Pabu, on peut présumer, eu égard, comme on le verra, à d'autres exemples de substitution de saint Laurent à saint Pabu, que c'est aujourd'hui la fontaine Saint-Laurent, sur le versant est du Frugy. Si l'on en juge par le tracé actuel de la troménie de Locmaria (34), définie par un procès-verbal de 1652 comme le « tour et circuit de la juridiction des moines dudit Locmaria et limites du fief du prieuré » (35), le minihi primitif, qui aurait englobé le Frugy, aurait subi une sérieuse amputation. Celle-ci se serait produite vers la fin du

⁽³¹⁾ Bulletin de la Société archéologique du Finistère, t. XXIV, 1897, p. 98.

⁽³²⁾ La traduction qu'en a donné A. du Chatellier dans les Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord (t. XXV, 1887, p. 142-146) n'est pas toujours fidèle au texte original, publié — nous remercions le chanoine Le Floc'h de nous l'avoir signalé — par dom Morice (op.cit.), t. III, col. 373-376).

⁽³³⁾ Cité par A. Deshayes, dans *Planedenn*, automne-hiver 1983-1984, nº 17-18, p. 64, d'après des documents de la série 1 G des Archives départementales du Finistère.

⁽³⁴⁾ Nous remercions particulièrement M. Émile Theillou d'avoir bien voulu établir pour nous le tracé de cette troménie.

⁽³⁵⁾ Bulletin archéologique de l'Association bretonne, t. XXXI, 1912, p. 278.

XI^e siècle quand le duc Alain Fergent fit don à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé de la terre de *Cnech Cuki*, nom ancien du mont Frugy (36). Cette concession fut à l'origine du petit prieuré de Saint-Laurent, dépendance de celui de Logamand, en La Forêt-Fouesnant.

Avant d'être dédié à la Vierge, sans doute à partir du XIe siècle comme on peut l'induire de son nom, le monastère de Locmaria aurait donc eu pour titulaire, et peut-être fondateur, saint Tutgual. On pourrait bien en avoir une trace dans un acte du Cartulaire du Landévennec dont la rédaction se situe entre 884 et 913 (37). On y trouve, en effet, mentionné au nombre des « nobilissimes » de Cornouaille, après le comte Wrmaelon, l'évêque de Saint-Corentin Huarnue then et l'abbé de Landévennec Binidic, un certain Urvoet qualifié d'abbas Sancti Tutguali. Il ne peut bien sûr s'agir d'un abbé de Tréguier. Et il est aussi très improbable que cette mention, qui éclaire singulièrement l'éloge rendu par Wrdisten à Tutgual, concerne Loctudy, dont les antécédents avant le XI siècle sont loin d'être établis. Sa dépendance vis-à-vis de Saint-Gildas-de-Rhuys donne à penser que ce fut d'abord un simple prieuré, émanation de l'abbaye morbihannaise. Une chapelle dédiée à saint Gildas existait au nord dans l'île Chevalier. anciennement île Gueltas. A Locmaria, la présence vers Poulguinan, à l'ouest de la rue Froide, de vestiges d'un vieux monastère et d'une chapelle dédiée à saint Colomban, signalés par un aveu de 1689, à l'endroit où se faisait une des stations de la troménie et qui était environné de substructions romaines (38), renforce la présomption en faveur de l'existence d'un établissement monastique au haut Moyen Age. La « pierre de Tudi » et la Fontaine Pabu en justifient la dédicace à saint Tutgual.

DE SAINT PABU A SAINT LAURENT

Il semble qu'une équation ait été parfois établie entre saint Pabu et saint Laurent. On constate certaines similitudes du point de vue festif: ainsi le pardon de saint Paban, à Lababan, avait-il lieu le premier dimanche d'août, celui de la chapelle Saint-Oual, dite aussi Saint-Tugdual, à Loctudy, le second dimanche du même mois, dates qui paraissent en relation avec la célébration de la Saint-Laurent, le 10 août. Parfois, comme à Pleyben, dans la chapelle Saint-Laurent, les deux saints sont associés dans le culte: le premier pardon, celui de saint Pabu, était célébré dans l'octave du Sacre, jour de la troménie de Locmaria, le second, celui de saint Laurent, le deuxième dimanche d'août. Dans les chapelles de Saint-Laurent aux villages de Kerbabu, en Plouigneau et en Plouégat-Moysan, le saint diacre et martyr a fait oublier le saint breton épo-

⁽³⁶⁾ L. MAITRE et P. DE BERTHOU, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, Paris, 1904, p. 205, ch. LXIV.

⁽³⁷⁾ Edit. de R.-F. Le Men et E. Ernault, Paris, 1886, p. 561, ch. 24.

⁽³⁸⁾ PEYRON et ABGRALL, op. cit., Quimper, t. VI, 1927, p. 311.

nyme. Cette dernière chapelle, «vulgairement appelée Saint-Laurent-Babu», voyait affluer le 10 août un grand concours de peuple: selon P. de Courcy (39), is pèlerins entraient «en rampant dans le four pratiqué sous l'autel pour appeler le supplice du feu infligé à saint Laurent et baisaient la pierre de l'âtre» vant de ressortir; puis ils allaient se livrer, dans le plus simple appareil, à des blutions dans la fontaine du saint, dont l'eau leur retombait en cascade sur la tet; vers minuit, à la lumière des cierges, des lutteurs s'affrontaient. Si on ne sait ren en ce qui concerne la chapelle de Plouigneau, cette paroisse est, du moins, mpliquée dans un épisode de la Vita III^a Tuduali. L'évêque de Tréguier, Martin, visitant son diocèse, fut hébergé dans cette paroisse (in parrochia vero quae Innau dicitur) par un noble Blinliguet, chez qui un incendie se déclara. Grâce aux reliques de saint Tugdual, qu'il transportait avec lui, l'évêque parvint à l'éteindre 40).

Sans doute ce miracle n'a-t-il qu'un lointain rapport avec celui attribué par Wrdisten au *Tutgual* cornouaillais, mais il peut résulter d'une dérive qui explique-rait aussi l'assimilation de saint Pabu à saint Laurent, martyrisé par le feu. Tous deux, à leur manière, triomphent du feu et le dominent. Ce qui n'est pas le moins troublant c'est de retrouver le miracle du feu qui ne brûle pas celui qui le porte dans son manteau dans la *Vita Maudeti*. Certes, le héros en est Bothmael — nom qui apparaît comme la forme pleine de Budoc (41) —, disciple avec Tudi de saint Maudez. Mais Tudi n'est pas moins le témoin passif de la scène. L'hagiographe aurait-il commis une erreur de personne? Quoi qu'il en soit, le feu apparaît bien comme un attribut attaché à Tugdual et, du fait que Wurdisten le signale, inséparable de sa représentation ancienne.

Peut-on le considérer comme intrinsèque ou au contraire comme rapporté? Il est très aléatoire de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Cependant, on ne peut qu'évoquer un épisode de la Vita sancti Melori martyris qui trouve sa conclusion au sommet du Frugy. S'étant vu remettre par lui la tête du saint, son neveu, le tyran Rivod, ordonna à l'assassin Cerialtan de monter à la cime du Mont Coci pour y recevoir la récompense de son forfait: « Je te donnerai, lui dit-il, tous les villages que tu pourras voir de son sommet ». Mais Cerialtan y fut aveuglé et frappé de mort subite et « sa chair, dit l'hagiographe paraphrasant le Psalmiste, fut liquéfiée comme la cire l'est en présence du feu » (42). Est-ce à dire qu'une divinité solaire régnait sur le Frugy quand le moine Tutgual s'y installa et qu'il hérita de son principal attribut? On ignore malheureusement quel dieu était honoré dans le temple romano-celtique découvert au sommet du mont.

⁽³⁹⁾ De Rennes à Brest et à Saint-Malo, Paris, 1964, p. 215.

⁽⁴⁰⁾ Edit. de La Borderie, loc. cit., p. 116-117.

⁽⁴¹⁾ On la trouve notée sancte Budmaile, dans les litanies de Saint-Vougay. Il y a sans doute cu confusion, ainsi que nous l'a suggéré L. Fleuriot, entre le vieux breton bod « contentement » et bud « victoire ». Nous le remercions de cette précision.

⁽⁴²⁾ Analecta Bolandiana, t. V, 1886, p. 172.

DE SAINT TUTGUAL ÉVÊQUE A SAINT TUTUARN ÉVÊQUE

Entre 1118 et 1126, Robert de Locuuan, évêque de Cornouaille, fit don l'abbaye tourangelle de Marmoutier de son «île de saint Tutuarn évêque » et de l'église dédiée à ce saint (43). Cette donation fut à l'origine du prieuré établi par cette abbaye dans l'île Tristan, dénomination qui a remplacé celle d'île Sain Tutuarn vers le milieu du XIV siècle et qu'on trouve en 1368 sous la forme insula Trestanni (44). Le nom de saint Tutuarn, totalement inconnu par ailleurs en dépt de la qualité d'évêque qui lui est ici prêtée, n'est pas sans susciter de interrogations.

Car si, en 1162, dans la troisième charte concernant le prieuré, on relèvela graphie sancti Tutuguarni (insula), avec, parmi les témoins, un certain Tudeguarus, fils de Gorcun, le document porte au dos, d'une écriture contemporaine selon Bourde de la Rogerie, éditeur de ces actes, la mention de insula sancti Tutualdi (45). C'est cette forme qui est aussi utilisée dans deux autres chartes en 1248 et en 1253 (46). On retrouve la variante Tutuarn en 1253, 1254, 1255, 1264et 1337 (47). Il y a donc un certain flottement dans les graphies. La forme Tutualdus évoque bien sûr le nom de saint Tugdual. Elle a d'ailleurs pour exacte réplique latinisation Tudualdus adoptée par le Propre de Tréguier en 1770. Elle mérite d'autant plus de considération que le nom de Tutgual apparaît comme anthropo nyme dans deux des chartes citées, en 1253 et 1255 (48): on y mentionne, en effet Ivo Tutguali, prêtre, et son frère Derian, demeurant à Kerguélen, en Pouldergat On peut donc émettre de sérieux doutes quant à la sincérité de la forme Tutuaril même si elle est dominante. Elle ne serait qu'une altération de Tutual, forme qui l'on rencontre dans les actes du cartulaire de Redon en 924 (parallèlement Tutgual), en 1050-1051 et entre 1092 et 1105 (49).

Disciple de saint Maudez dans l'île de *Gueldenes*, aujourd'hui l'île Maude dans l'archipel de Bréhat, Tudi *alias* Tugdual vint-il s'établir dans cette île tandis que son compagnon Bothmael *alias* Budoc gagnait celle de Lavret? La question reste sans réponse car si l'île Tristan a livré des vestiges gallo-romains, on n'a pas de trace de son lointain passé monastique. En longeant la côte vers l'ouest, on rencontre, au nord du village de Trénaourer, en Beuzec-Cap-Sizun, paroisse dont l'éponyme est précisément Budoc, une petite anse qui se nomme PortTudy. Une fontaine et une chapelle dédiées à ce saint existaient dans ce village. On ne peut dire si le saint débarqua en cet endroit, mais il n'en demeure pa moins que trois des quatre toponymes en *Lann*-, qui conservent en Cornouaille son souvenir, appartiennent à cette région péninsulaire. A cela, il faut ajoute

⁽⁴³⁾ Bulletin de la Société archéologique du Finistère, t. XXXII, 1905, p. 249-250.

⁽⁴⁴⁾ Abbé PEYRON, Cartulaire de l'église de Quimper, Quimper, 1909, p. 16.

⁽⁴⁵⁾ Op. cit., p. 253.

⁽⁴⁶⁾ Op. cit., p. 255.

⁽⁴⁷⁾ Op. cit., p. 256, 330, 332, 335, 336, 337, 338.

⁽⁴⁹⁾ A. DE COURSON, op. cit., Paris, 1863, p. 228-229, 378, 380, 386.

que la chapelle de Saint-Jean de Loquéran, à l'entrée de la rivière d'Audierne, en Pouhinec, paroisse où se trouve Lambabu, conservait dans son trésor, en 1720, les chefs de saint Tugdual et de saint Jean et des reliques des deux saints » (50). Le petit oratoire voisin de la chapelle était dédié à saint Tugdual.

LES ENSEIGNEMENTS DE L'HAGIOTOPONYMIE

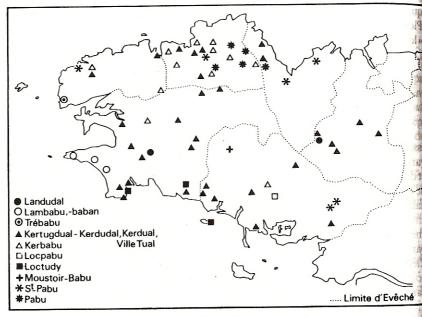
Les formes Tugdual, Tudi et Pabu sont présentes dans la toponymie essentiellement en Basse-Bretagne, mais avec une fréquence et une répartition variables. Les plus fortes densités apparaissent dans le Trégor central et oriental et dans la Cornouaille du Sud-Ouest. Mais contrairement à ce qu'on serait tenté de penser, c'est, exception faite de *Trébabu* et de *Landual*, en Ménéac (Morbitan), dans cette dernière zone que sont localisées les formations les plus inciennes constituées avec les noms de Tugdual et de Pabu, à savoir *Landudal*, incienne trève de Briec, qui a pour patron saint Tugdual, *Lababan*, ancienne paroisse, aujourd'hui village de Pouldreuzic, *Lamboban*, village et chapelle de Cléden-Cap-Sizun et *Lambabu*, village de Plouhinec. Pludual, en Goëlo, composé avec le mot *ploue* « paroisse », semble, en effet, devoir être écarté. Si l'église paroissiale possède une statue de saint Tugdual, elle est néanmoins dédiée à saint Mayeux. Les graphies anciennes *Pludua*, vers 1330, *Pludua* et *Ploedua*, en 1371, qui ne comportent pas de consonne finale, sont confirmées par la prononciation bretonne *Plua*, ce qui exclut l'éponyme Tugdual.

Trébabu et Landual ne sont pas sans soulever certaines interrogations. En ce qui concerne Trébabu, les Vies de saint Tugdual prétendent que le lieu est appelé Lanpapbu, la seconde précisant qu'il est ainsi nommé «par les habitants», la roisième renchérissant en indiquant que la dénomination est employée par eux jusque dans le présent ». On peut cependant émettre de sérieux doutes sur le remplacement de Lann par Tref après le XIIe siècle. En 1393, le toponyme apparaît sous la forme Trefbabu dans un acte qui indique que l'église paroissiale du lieu est dédiée à saint Tugdual (in honore et sub vocabulo beati Tutguali piscopi) [51]. Dans ces conditions, on peut se demander si le lieu de débarquement assigné au saint dans ses Vitae, à savoir la pointe du pays d'Ac'h, ne résulte pas d'une identification erronée. Quant à Landual, son éloignement et son solement amènent à envisager un possible composé formé avec le breton lann lande » et un nom de personne laïque : outre la présence à Ménéac d'un village, uncien manoir noble, appelé la Ville-Tual, on relève dans les réformations de la noblesse de cette paroisse, les noms de Gillet Tual, en 1427, de Jean Tual, en 1513 (52). Jadis seigneurie, Landual possédait bien une chapelle, mais à titre privé, et elle était dédiée à saint Clair.

⁽⁵⁰⁾ Chanoine PÉRENNÈS, Plouhinec et Poulgoazec, Rennes, 1942, p. 53.

⁽⁵¹⁾ Abbé G. MOLLAT, Études et documents sur l'histoire de Bretagne (XIII^e-XVI^e siècle), Paris, 1907, p. 206. La leçon Tresbabu résulte d'une mauvaise lecture.

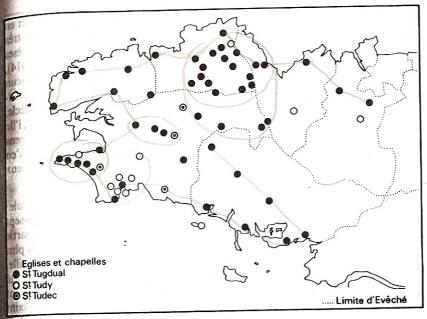
⁽⁵²⁾ H. DES SALLES, Evesché de Saint-Malo. Anciennes réformations, Paris, 1864, p. 54, 193.



Carte 1.

Si cette strate toponymique ancienne est absente du Trégor, on y trouve, par contre, avec les formations du type Saint-Tugdual ou Saint-Pabu, le plus souvent Pabu, des composés formés avec le mot ker-«village, ferme» et les noms de Tugdual — éponyme le plus souvent laïque —, ou de Pabu. Huit des douze Kerbabu que nous avons relevés appartiennent au Trégor, contre seulement deux au Léon, un à la Cornouaille et un au Vannetais. En revanche, les formations associant Ker-(ou, en pays gallo, Ville-) au nom de Tugdual, sous se diverses variantes, sont mieux représentées en Cornouaille (12) et en Vannetais (7) qu'en Léon (2), Trégor (4) et Goëlo (2). Or, ce type de formations ne s'est multiplié qu'à partir du XI^e siècle, tout comme les composés en lok-«lieu consacré à, prieuré».

S'agissant de ceux-ci, on peut observer qu'ils n'ont jamais pour éponymels nom de *Tugdual* et présentent une seule fois celui de *Pabu*, dans *Locpabu*, village d'ailleurs voisin de celui de Kerdual-Saint-Laurent dans la paroisse de Grandchamp (Morb.), dédiée à saint Tugdual. En revanche, le nom de *Tudi* apparaît quatre reprises associé à *lok*-: outre la paroisse cornouaillaise de *Loctudy*, on trouve des villages de *Loctudy*, à Riec, Groix et Le Palais. Le nom de *Tudi* ne se rencontrant pas en composition avec *lann*-, ces formations tendraient à indiquer qu'il se répandit dans l'usage à partir du XI^e siècle, en particulier dans la Cornouaille méridionale. Mais l'existence des villages de *Saint-Tudy*, en Ploézal (Côtes-du-Nord) et de *Saint-Udy*, en Plessala (Côtes-du-Nord), noté *Saint-Dudi*, en 1255, aussi bien que l'emploi de la forme *Tudius* dans la *Vie de saint Maudez*,



Carte 2.

témoignent que Tudi n'est pas une forme exclusivement cornouaillaise. La vogue de la forme Tudi dans la Cornouaille méridionale à partir du XI^o siècle traduit peut-être l'influence de l'abbaye de Loctudy, mais son utilisation pourrait aussi être le résultat d'une volonté de démarquer le saint du patron de l'évêché de Tréguier. Le même motif a pu inspirer le choix de l'auteur de la Vita P Maudeti, écrivant après celui de la Vita II Tuduali.

TUDI alias TUGDUAL, DISCIPLE DE MAUDEZ

La hiérarchie établie par la Vie de saint Maudez n'est pas pour contredire la chronologie donnée par la Vie de saint Gwennolé. Bothmael alias Budoc et Tudi alias Tutgual appartenant pour la première à la même génération, la seconde ne commet pas un anachronisme en faisant vivre Tutgual avant Corentin et Gwennolé, puisque ce dernier fut formé par Budoc. S'il est vrai que Tutgual quitta son maître pour venir s'établir dans la Cornouaille du Sud-Ouest, peut-être d'abord dans l'île Tristan, tandis que Budoc allait s'installer dans l'île Lavret, la direction prise par Gwennolé quand il se sépara de son maître pourrait ne pas être due à la seule inspiration divine. Maudez appartiendrait donc à la première génération des saints bretons, mais aussi à la catégorie des maîtres. C'est ainsi qu'il était d'ailleurs représenté à St. Mawes, paroisse du Cornwall où il était honoré et qui est située à l'embouchure de la rivière Fal, en face de la paroisse de Budock.

L'importance de Maudez est soulignée par le culte dont il a été l'objet en Bretagne. Comme l'écrit le chanoine Doble (53), il y a « un culte liturgique trè considérable. Son nom figure au calendrier de chacun des neuf anciens diocèse bretons et il possédait des chapelles dans leş cathédrales de Quimper (1514). Rennes (1478) et Tréguier. Les diocèses de Tréguier et de Léon avaient chacun un office propre pour sa fête », célébrée le 18 novembre. On rencontre, sembletil, son nom dans d'anciennes litanies, contenues dans un manuscrit du XIº siècle sous la forme Matith (pour *Mautith) [54]. Dès cette époque, selon sa Vita Iº, l'île où il avait été enterré et qui porte son nom, voyait affluer de tout le pays des gens affligés de maladies diverses mais souffrant principalement des vers: pour s'en guérir, ils absorbaient un breuvage composé de terre prélevée sur les lieux mélangée à de l'eau (55).

Maudez est sans conteste le saint breton le plus honoré dans la péninsule patron de neuf églises paroissiales, il l'était aussi de quelque cinquante-sept chapelles. La plus forte concentration de ces édifices se trouve dans la partie orientale du diocèse de Tréguier. Il est dans ce diocèse titulaire de trois fois plus de chapelles (existantes ou détruites) que ne l'est saint Tugdual. En Cornouaille par contre, celui-ci (en lui associant saint Tudi) est deux fois mieux représent que lui. Mais saint Maudez y possède presque autant de lieux de culte que sain Corentin, titulaire de seize églises et chapelles seulement (56) alors que sain Gwennolé l'est de six églises et de vingt-huit chapelles. Même si ces chiffres appellent quelques corrections — saint Maudez ayant, par exemple, remplacé saint Maudan, à Lanvaudan, saint Gwennolé, saint Collodan, à Sein —, leur enseignements sont sans ambiguïté.

Certes, ainsi que le remarque Largillière (57), saint Maudez n'est éponyme que d'une lann, « ce qui semble indiquer qu'en dehors de la région de Lanmode (du Porz-Benniguet et de l'île Maudez), berceau de ce culte, tous les autre établissements sont d'une époque bien plus récente»; ils seraient « postérieurs à la translation des reliques de ce saint en France et à la composition de ses Vie latines, circonstances qui ont donné à saint Maudez le renom considérable qu'il a eu à travers toute la Bretagne». Mais on s'explique mal dans ce contexte qu'il n'ait eu, aussi compte tenu de ce que dit sa Vita I^a, qu'un seul lok, à savoit Locmaudez, en Plestin-les-Grèves. Saint Gwennolé n'a eu non plus qu'une lam (58). Car, même s'il est, pour sa part, éponyme de neuf lok, il n'est pas douteur que son culte soit antérieur à la floraison de ces toponymes. Les Vies de saint Maudez comme la grande diffusion de ses reliques — signalées dans une

⁽⁵³⁾ The saints of Cornwall, Oxford, 1964, fasc. III, p. 68.

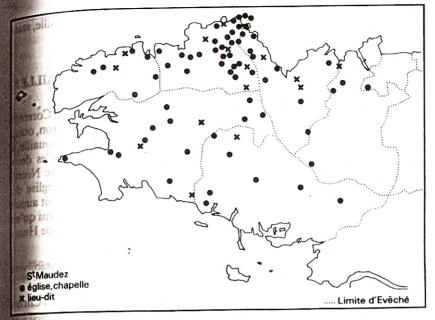
⁽⁵⁴⁾ Cf. Revue celtique, t. III, 1876-1878, p. 449.

⁽⁵⁵⁾ A. DE LA BORDERIE, Saint Maudez, Rennes, 1891, p. 7, § 7.

⁽⁵⁶⁾ Nous remercions M. Jo Irien de la carte de répartition ci-jointe.

⁽⁵⁷⁾ Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne, Renne 1925, p. 41.

⁽⁵⁸⁾ Peut-être est-il aussi l'éponyme de *Landévennec*, en Plouguerneau, paroisse où existal par ailleurs une chapelle dédiée à saint Evénec.



Carte 3.

quinzaine de lieux, dont Quimper, où elles figurent dans le trésor de la cathédrale au XIII siècle —, même si elles ont contribué à accroître son renom, ne suffisent pas à expliquer la faveur dont il a joui et qui était déjà manifeste au XI siècle. Elles semblent bien n'avoir fait qu'entériner la considération qui entourait son souvenir.

Pourtant, ce fut à Tugdual que le diocèse de Tréguier accorda la prééminence. En s'en tenant à ses *Vitae*, les raisons qui motivèrent ce choix sont évidentes: fondateur du «grand monastère» de *Vallis Trechor*, qui donna son nom à *Landreger*, Tugdual reçut, comme le dit sa *Vita Ia*, du roi Childebert d'épiscopat et la prélature » sur les paroisses (59) qui lui avaient été données par les comtes et les nobles en Domnonée et pas seulement en Tréguier. Il passa le reste de sa vie dans son grand monastère et fonda, pour lui et les siens, plusieurs couvents (60). Mais paradoxalement, les seules *lann* qui portent son nom se trouvent, nous l'avons vu, en Cornouaille, région sur laquelle ses *Vitae* ne disent len, Simple ignorance? N'est-ce pas plutôt oubli délibéré? Pour tenter d'y

⁽⁵⁹⁾ Si la Vita I^a parle de trois domaines (tria predia) — qu'elle nomme — et de nombreuses paroisses (multas parrochias) — qu'elle ne nomme pas —, la Vita III^a ne parle plus que de fiefs thonores). La Vita III^a reprend ce terme en ajoutant que le roi lui attribua plutôt la principauté sur les paroisses et domaines reçus, avec les droits régaliens et épiscopaux (op. cit., p. 84-85, 88, 102).

⁽⁶⁰⁾ Op. cit., p. 85-86.

répondre, il convient d'examiner le cas de son homologue de Cornouaille, sain Corentin.

CORENTIN, PREMIER ÉVÊQUE DU DIOCÈSE DE CORNOUAILLE!

A en juger par les édifices qui lui étaient dédiés dans son diocèse, Corentin fait figure de parent pauvre: titulaire de douze chapelles, il n'est le patron, outre de la cathédrale, que de trois paroisses, encore sont-elles en haute Cornouaille, à savoir Le Vieux-Bourg de Quintin, Saint-Connan et Trégornan. Ces deu dernières ne sont d'ailleurs que d'anciennes trèves et il partage avec Notre Dame, depuis une époque sans doute récente, le patronage de l'église du Vieux-Bourg. Il n'est l'éponyme ni de *lann*, ni de *lok*. Pourtant, il ne fait aucun doute que dès la fin du IX^e siècle, il était le patron de la cathédrale, ainsi qu'en témoigne le qualificatif d'« évêque de Saint-Corentin » donné à l'évêque Huarnuethen dans un acte déjà cité du *Cartulaire de Landévennec*.

La primauté de Corentin se trouve d'ailleurs affirmée par Wrdisten, ven 880, dans son éloge de la Cornouaille (61):

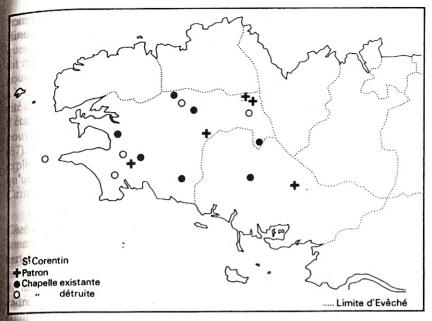
«Corentin, dans l'ordre saint, resplendissant, avec le corps sacré du Christ offrait au peuple altéré une généreuse gorgée; lui qui mérita, par ses actes, d'être appelé l'évêque le plus éminent, lui qui assuma, avec l'épiscopat le plus grand, l'austère vie du désert, excepté toutes les fois que le bien des églises fut menacé de disparaître: vigilant à cause de cela, il dissipait vite ce qui avait pris naissance e ramenait à une paix solide d'innombrables gens; s'en retournant ensuite aux mêmes occupations qu'auparavant».

La Borderie, qui a donné une belle mais infidèle traduction de ce texte dans son Histoire de Bretagne (62), s'est mépris sur les expressions summus speculatus et summus speculatus en les rendant par «le premier des contemplatifs» et par «la plus profonde contemplation». Car, le terme de speculator « observateur surveillant» qui, en latin classique, n'est ici que la traduction latine du greepiskopos «surveillant» qui, emprunté par le latin ecclésiastique, a servit désigner l'«évêque». Mais si Wrdisten salue en Corentin le plus éminent de évêques — ce qui n'implique pas qu'il fut chronologiquement le premier —, souligne qu'il fut avant tout et qu'il le demeura même élevé à l'épiscopat, un adepte de la vie monastique. La Vie de saint Méloir dit bien que le jeune Méloir fut formé dans le monastère de saint Corentin. Cette image du moine-évêque ca aussi celle que donne de saint Paul Aurélien Wrmonoc. Elle est très conforme la conception de l'Église celtique, conception à laquelle les chrétientés bretonne restèrent très probablement longtemps attachées.

Tutgual, pour sa part, n'a pas droit au qualificatif de speculator mais à ceu de « moine illustre » (clarus cum meritis monachus) et surtout de « saint d'excep

⁽⁶¹⁾ Op. cit., liv. II, chap. XIX, p. 82.

⁽⁶²⁾ Rennes, t. I, 1896, p. 321.



Carte 4.

fion» (sanctus eximius). La place d'eximius, terme qu'oublie au passage La Borderie, en tête du vers et celle de clarus, à la fin du même vers, en soulignent l'importance, et justifient qu'il ne puisse être, aux yeux de l'hagiographe, compté pour moins que la quatrième colonne de la Cornouaille. Mais cette colonne est prégradlonienne, car Tutgual, aux dires de Wrdisten, était déjà mort quand la Cornouaille avait pour rempart Gradlon, Corentin et Gwennolé. Cette antériorité lui aura été fatale. La dynastie qui s'installe à la tête du pays dans la seconde moitié du X° siècle, avec Budic Castellin « Budic de Châteaulin », dit aussi Budic Bud Berhuc, dynastie qui sera la dernière à régner sur le comté, se réclame en effet de Gradlon Meur « Gradlon le Grand ». Les listes comtale et épiscopale de Cornouaille s'inscrivent bien dans une perspective gradlonienne, mais s'éclairent en fonction d'un autre Gradlon, dont l'historicité est plus assurée que celle du légendaire roi de Cornouaille.

DE GRADLON MEUR A GRADLON-PLONÉOUR

La liste des comtes de Cornouaille nous est connue par les cartulaires de Landévennec, de Quimperlé et de Quimper. La plus ancienne version — celle que nous retiendrons — nous est donnée par le premier : elle s'achève sur le nom de Hoel, Houel Huuel, qui régna de 1058 à 1084. Quant à la liste épiscopale, on la

rencontre dans les cartulaires de Quimperlé et de Quimper. Dans le premier—version que nous choisirons—, elle s'arrête à Ranoldus Gallicus, qui mourut en 1245, dans le second à Gacianus de Montellis, mort en 1416.

Liste comtale

Riuelen Mor Marthou Riuelen Marthou

Concar Gradlon Mur

Daniel Drem Rud Alamannis rex fuit.

Budic et Maxenri duo fratres. (63) Iahan Reith. Huc rediens, Marchel

interfecit, et paternum consulatum

recuperavit.
Daniel Unua
Gradlon Flam
Concar Cheroenoc

Budic Mur Fragual Fradleoc Gradlon Plueneuor Aulfret Heiserudon

Diles Heirguor Chebre Budic Bud Berhuc

Binidic
Alan Canhiarh
Houel Huuel

Liste épiscopale

S. Chourentinus

S. Guenuc S. Allorus Binidic Gurthebed Harnguethen Morguethen

Tremerin Ragian Salamun Alvret

Gulhoet

Binidic, episcopus et comes, filius

Budic Castellin.

Orscant, frater Alani Cainardi. Binidic, filius ejusdem Orscandi.

Rotbertus Radulfus Bernardus Gaufridus

Teobaudus Guillelmus

Ranoldus Gallicus

Ces listes présentent l'une et l'autre des lacunes. Parmi les évêques mentionnés, ne figurent ni Félix, déposé par Nominoé en 849, ni Anaweten, qui fut nommé à sa place et occupa le siège épiscopal jusqu'en 865, année où Félix y fut rétabli. Les lacunes du document sont surtout mises en évidence par la présence de Harnguethen en troisième position, si l'on met à part les saints qui coiffent le catalogue. Or il est donné comme « évêque de Saint-Corentin » entre 884 et 914. Si l'on ne sait rien de Gurthebed ni de Binidic qui le précèdent, le nom de celui-ci est en lui-même, comme le fait judicieusement observer Marc Simon (64), un repère il ne peut guère s'expliquer qu'en relation avec l'introduction en 818 de la règle bénédictine à Landévennec. Le catalogue ne débuterait donc qu'au IX° siècle.

Si l'historicité de la liste comtale reste difficile à vérifier jusqu'aux abords du

⁽⁶³⁾ Dans la version du cartulaire de Quimperlé, cette mention est suivie de celle ajoutée id au nom de Iahan Reith, avec une variante: «Horum primus rediens ab Alamannia interfecit

⁽⁶⁴⁾ L'abbaye de Landévennec, de saint Guénolé à nos jours, Rennes, 1985, p. 81.

resiècle, on peut néanmoins y constater certaines absences, comme celles de Rivelen et de Wrmaelon, connus par des sources diplomatiques et hagiographiques. Le premier était comte de Cornouaille entre 857 et 874: le moine Clément dit rédiger sa Vie brève de saint Gwennolé sous l'abbatiat d'Aelam, Salomon gouvernant la Bretagne et Rivelen la Cornouaille (65). Ce Rivelen appartiendrait à la famille de Poher et ne serait autre que le fils de Riwallon, comte de Poher, cité dans un acte du cartulaire de Redon, en 844 ou 850 (66). Quant à Wrmaelon, it était comte de Cornouaille à la fin du IX° ou au tout début du X° siècle et son pouvoir s'étendit sur la Bretagne dès 908 et se maintint au moins jusqu'à 913 (67). Sans doute appartenait-il à la même famille de Poher, raison qui pourrait expliquer son absence, comme celle de Rivelen, d'une liste qui semble bien n'être qu'une généalogie de la famille qui accéda à la tête du comté avec Budic Castellin.

Celui-ci est précédé dans la liste par Diles, dont le surnom de Heirguor Chebre « l'exilé de Cambrie », selon L. Fleuriot (68), suggère qu'il fut de ceux qui connurent l'exil outre-Manche avec Alain Barbetorte entre 913 et 936. C'est très certainement ce Diles qui est cité dans deux actes du cartulaire de Landévennec (69) qui le qualifient de « vicomte ». Un autre acte du même cartulaire le donne comme époux d'Alarun et fils d'Alfrett (70). Cette dernière indication cadre avec la liste comtale où Diles succède à Aulfred Alesrudon ou mieux, comme l'écrit le cartulaire de Quimperlé, Altfred Alefrudon. La succession apparaissant jusque-là patrilinéaire, le vicomte Diles serait donc le petit-fils de Gradlon Plueneuor, c'est-à-dire de « Gradlon de Plonéour-Lanvern ».

Cette hypothèse est singulièrement renforcée quand on voit où se situe l'importante et unique donation que Diles précisément fait entre 946 et 952 à l'abbaye de Landévennec. Les quelque quinze villages qu'il lui donne, « de son propre héritage qu'il avait reçu de ses illustres parents », sont, à une exception près, localisés dans le Cap-Caval, à Plonéour même et dans les environs (71). Ses descendants y ajouteront d'autres dans le même secteur. Le nom de Gradlon restera d'ailleurs en honneur dans cette région puisqu'au début du XIIIe siècle, l'abbaye de Landévennec aura à sa tête « Gradlon de la paroisse de saint Enéour du pays de Cap-Caval » (Gradlonus de plebe Sancti Eneguorii de pago Cap Cavall) [72]. En supposant que Diles soit né dans le dernier quart du IXe siècle, Gradlon-Plonéour pourrait avoir vécu dans la première moitié de ce même siècle et être même contemporain de Charlemagne.

⁽⁶⁵⁾ Edit. A. de La Borderie, p. 124.

⁽⁶⁶⁾ A. CHÉDEVILLE et H. GUILLOTEL, La Bretagne des saints et des rois, Ve-Xe siècle, Rennes, 1984, p. 298.

⁽⁶⁷⁾ Ibid., p. 373.

⁽⁶⁸⁾ Les origines de la Bretagne, Paris, 1980, p. 190, n. 123 bis.

⁽⁶⁹⁾ Op. cit., p. 564, 571.

⁽⁷⁰⁾ Ibid., p. 572.

⁽⁷¹⁾ Ibid., p. 571.

⁽⁷²⁾ Ibid., p. 552.

Or, un acte du cartulaire de Landévennec (73) évoque justement les relations de Gradlon et de Charlemagne:

«Il y avait alors un homme noble nommé Warhen, qui était auctor e échanson du roi Gradlon; dans sa maison se trouvait Gradlon, roi des Bretons quand vinrent des envoyés du roi des Francs, Charlemagne. Ces envoyés au nombre de trois étaient Florent, Médard, Philibert; c'étaient trois saints de Dieu très religieux; ils avaient été choisis et désignés par Dieu pour être envoyés auprès de Gradlon, afin de le supplier, au nom du Père tout-puissant, du Fils et du Saint-Esprit, de la Chrétienté et du Baptême, de venir au plus tôt défendre les Francs dans leur opprobre, leur captivité et leur malheur; ils allégaient qu'ils avaient reçu mission de Dieu de détruire la race des païens avec le glaive du Seigneur. Ils lui promirent quatorze cités, en terre des Francs et, le roi l'exigeant, ils appuyèrent leur offre sur un serment, et Gradlon, de son côté, fit la promesse d'aller à cause du serment qu'ils avaient prêté, à savoir que ces biens lui seraient donnés à lui et à sa race en propriété perpétuelle. Et il y avait là saint Corentine saint Gwennolé, qui assistaient à l'entrevue et à l'assemblée».

L'acte est intitulé De tribu Lan sent (74) parce qu'à l'issue de ce long préambule, Warhen, dont la qualité d'auctor n'est pas facile à cerner (75), se recommande avec ses biens à saint Gwennolé et Gradlon confirme la donation comme étant pleine et entière et perpétuelle.

Robert Latouche estimait qu'il n'y avait «rien à tirer de ce récit», dans lequel il décelait «l'écho de traditions confuses ayant pour héros le roi Salomon et pour objets ses relations avec Charles le Chauve et les luttes qu'il soutint contre les Normands» (76). Mais s'il paraît fantaisiste de prime abord de faire intervenir les saints précités au temps de Charlemagne, il ne l'est pas dès lors que l'on peut voir en eux les abbés des monastères de Saint-Florent de Saumur, de Saint-Médard de Doulon (monastère attribué par Alain Barbetorte à Landévennec entre 944 et 952 [77]) et de Saint-Philibert de Noirmoutier, d'une part l'évêque de Saint-Corentin et l'abbé de Landévennec, d'autre part.

Cette mission diplomatique prend, en effet, tout son sens à la lumière d'un passage de la Vie en vers de saint Gwennolé (78):

« Pendant ce temps, la renommée volait vers le roi Gradlon qui, « modérateur » des Cornouaillais, occupait les plus hauts degrés de l'éminente royauté de

⁽⁷³⁾ Ibid., p. 558-559.

⁽⁷⁴⁾ L'acte précédent mentionnant Lanzent, en Gourin, parmi les biens donnés à Lande vennec par Gradlon, il s'agirait plutôt ici du village de Lanzent, en Plonévez-Porzay.

⁽⁷⁵⁾ Le mot désignant notamment un «juge», un «magistrat», le «garant d'une vente d'une donation», on peut se demander s'il ne glose pas le vieux breton machtiern « chef-garant selon L. Fleuriot.

⁽⁷⁶⁾ Mélanges d'histoire de Cornouaille (Ve-XIe siècle), Paris, 1911, p. 59.

⁽⁷⁷⁾ Charte 25 du Cartulaire de Landévennec (op. cit., p. 563).

⁽⁷⁸⁾ La traduction de ce texte proposée par La Borderie restant assez approximative, nous avons choisi de la donner aussi littérale que possible.

les tempes ceintes d'un diadème, il resplendit des trésors enlevés au Normand, plus puissant que tous, après les guerres cruelles contre la race ennemie terrassée. Déjà alors, la tête de cinq de leurs chefs tranchée, avec autant de navires, il brille vainqueur dans cent combats. Et le fleuve Loire en est témoin, entre les blanches rues duquel avaient été alors livrées de si grandes batailles ».

En vertu de l'accord précédemment évoqué, Gradlon-Plonéour — car il ne peut s'agir du légendaire Gradlon Meur — aurait donc prêté main forte à Charlemagne contre les Normands, «race de païens » s'il en est aux yeux des contemporains. A défaut de renseignements sur les quatorze cités qui lui furent données en pays franc en échange de son aide — mais qui justifieraient le titre de roi des Bretons et aussi de la région des Francs » que lui attribue un acte (79)—, ce texte situe sur la Loire le théâtre de ses exploits. On sait que les Normands se manifestèrent dès 799 à l'embouchure du fleuve, notamment à Noirmoutier. Que les trois abbés envoyés par Charlemagne soient venus de la région ligérienne ne serait pas un hasard ni non plus qu'un « très puissant seigneur des Bretons » nommé Gradlon soit allé finir ses jours au monastère de Noirmoutier. C'est du moins ce que nous apprend un passage des Actes de saint Mesmin, rédigés peu près 972.

Ce document explique que, peu avant 940, semble-t-il, un «vénérable evêque nommé Benedictus, venu de Bretagne, acheta à l'évêque d'Orléans l'abbaye bénédictine de Saint-Mesmin de Micy. Celui-ci, comme le suggère Marc Simon (80), n'était pas évêque mais très probablement l'abbé de Landévennec qui s'était réfugié avec les siens à Montreuil-sur-Mer en 913. Ce personnage se disait neveu d'un «très puissant seigneur des Bretons» du nom de Gradion. Selon ses dires, son oncle, ou plutôt, comme le corrige Marc Simon. son grand-oncle, s'était retiré, «abandonnant les pompes du siècle», dans le monastère de Noirmoutier, à la faveur de la conversion monastique. Sans doute était-il affaibli par l'âge puisqu'il fut autorisé à vivre à part «en raison de la faiblesse de son corps ». «Ses amis, poursuit l'hagiographe, qui l'avaient autretois aimé dans le siècle, lui envoyaient de nombreux dons qu'il avait soin de dispenser lui-même généreusement aux moines du monastère ». Cette munificence lui valait d'être entouré d'attentions. Mais bientôt, n'étant plus alimentée, elle cessa, ce qui eut pour effet de refroidir la sollicitude des moines envers lui. Pour la retrouver, il usa d'un stratagème: il fit croire que les deux coffres qu'il gardait dans sa chambre contenaient des trésors. Mais quant, à sa mort, on les ouvrit, on n'y trouva que du sable et du gravier (81).

Si l'on peut penser que le choix de Noirmoutier par Gradlon peut être en relation avec le rôle qu'il joua dans ce secteur — choix qui n'est pas sans éclairer l'origine du patronage de saint Philibert dans l'église du prieuré de Lanvern, en Plonéour, dépendance de Landévennec —, les motifs de sa retraite restent

⁽⁷⁹⁾ Cartulaire de Landévennec, charte 3, p. 553.

⁽⁸⁰⁾ Op. cit., p. 81.

⁽⁸¹⁾ Dom MORICE, Preuves, t. I, col. 334.

mystérieux. Les moines ayant quitté l'île pour s'établir à *Deas*, aujourd'hu Saint-Philbert-de-Grandlieu, en 836, la mort de Gradlon est donc antérieure à cette date. Sans doute est-elle aussi postérieure à 818, car même s'il n'apparant pas sur le devant de la scène, son alliance avec le pouvoir carolingien pourrant bien avoir eu de l'influence sur les deux événements qui se déroulèrent cette année-là aux confins de la Cornouaille, dans le bas Vannetais, à Priziac: d'une part, l'écrasement du chef vannetais rebelle Morvan par l'armée de Louis le Pieux, d'autre part, l'adoption, à l'occasion de cette campagne, par l'abbaye de Landévennec, de la règle bénédictine.

Aux dires d'Ermold le Noir, le chroniqueur franc à qui l'on doit de connaître le déroulement de cette expédition, Morvan, qui se disait roi, — «si l'on peut appeler roi quelqu'un qui ne gouverne rien », ajoute Ermold (82) refusait de payer le tribut, se livrait à des attaques, menaçait les Francs et se préparait à la guerre. Parti de Vannes avec son armée, Louis le Pieux établit son camp sur l'Ellé, en bordure de la forêt de Priziac. Morvan avait là une résidence où, comme dit le chroniqueur, il « trouvait sécurité et agrément », demeure qu'il qualifie par ailleurs de superba et d'opima (83). La Borderie (84), s'hypnotisant sur le nom du village de Minez-Morvan, en Langonnet, sur la rive gauche de l'Ellé, y localise la résidence et le camp retranché du chef breton. Mais elle serait alors en Cornouaille. Il est plus judicieux de la placer au nord du bourg de Priziac, dans les environs du village de Bonnével. Il est, en effet, aisé d'identifier dans ce toponyme l'aula Botnumel où séjournait en 832 Nominoé, successeur de Gui, comte de Vannes, et missus imperatoris de Louis le Pieux en Bretagne, quand il reçut la visite de Louhemel, envoyé par saint Conwoion pour plaider en faveur de la nouvelle abbaye de Redon (85). La découverte en 1860 de quelque deux milles monnaies carolingiennes, près de l'étang de Priziac, non loin de Kervenac'h, à environ un kilomètre au sud de Bonnével (86), souligne l'impor tance du site. Priziac ne fut pas, semble-t-il, le seul endroit concerné par la campagne de Louis le Pieux. Les Annales de Lausanne indiquent qu'en cette même année 818, il «alla jusqu'à Corophesium» (87), c'est-à-dire Carhaix. Que l'empereur ait poussé jusqu'à Carhaix laisse supposer que Morvan avait le soutien du comte de Poher; sa présence à Priziac se comprend d'autant mieux dans ce contexte. Quelques années plus tard, Louis le Pieux dut intervenir nouveau, mais cette fois contre Guiomarch, ancêtre probable des vicomtes de Léon, chez qui ce nom sera très en honneur aux XIe et XIIe siècles. Sédition au sud, puis au nord, mais pas en Cornouaille. Gradlon serait bien un allié du pouvoir carolingien. L'adoption par l'abbaye de Landévennec de la règle béné dictine n'est pas pour le contredire.

⁽⁸²⁾ Poème sur Louis le Pieux, édité par E. Faral, Paris, 1932, p. 103.

⁽⁸³⁾ Ibid., p. 105, 125.

⁽⁸⁴⁾ Histoire de Bretagne, t. II, p. 11-13.

⁽⁸⁵⁾ Gesta sanctorum Rotonensium, dans Dom MORICE, Preuves, t. I, col. 233.

⁽⁸⁶⁾ M. ROSENZWEIG, Répertoire archéologique du Morbihan, Paris, 1863, col. 92.

⁽⁸⁷⁾ Cité par L. FLEURIOT, dans Les origines de la Bretagne, p. 33.

Si le compilateur du cartuaire de Landévennec au XI siècle attribue au seul Gradlon légendaire un grand nombre de donations faites à l'abbaye, Wrdisten, que l'on peut croire mieux informé puisqu'écrivant près de deux siècles avant lui, mais guère plus d'une cinquantaine d'années après la mort de Gradlon-Plonéour, s'en garde bien: dans une longue tirade en vers intitulée « De sa très habile réponse au roi et de sa très belle prédication » (88), il nous montre saint Gwennolé refusant les offres généreuses de Gradlon, de ce Gradlon « qu'ils appellent Meur » (quem appellent Magnum), comme le dit ailleurs Wrdisten (89). Il ne pouvait bien évidemment porter au crédit de celui-ci, contemporain du saint, des donations qu'il savait avoir été faites par son descendant.

Protecteur et bienfaiteur de l'abbaye dont il contribua à accroître considérablement le temporel, Gradion-Plonéour est très probablement le promoteur de l'entrevue entre Matmonoc, abbé du lieu, et l'empereur «pendant, précise Wrdisten, qu'il avait établi son camp sur l'Ellé, auprès de la forêt de Priziac» (90). En renonçant à ses usages « scotiques » pour adopter la règle bénédictine, Landévennec jouait un rôle non seulement précurseur mais initiateur en Bretagne, dans un mouvement que Benoît d'Aniane s'appliquait, selon la volonté impériale, à étendre, après ceux d'Aquitaine, aux monastères de la Francia. Le diplôme impérial enjoignait, en effet, à Landévennec d'observer la règle bénédictine et de la faire observer dans les établissements qui lui étaient soumis, mais aussi «dans les autres». Il est très significatif que son catalogue abbatial s'ouvre, aussitôt après les noms de saint Gwennolé et de saint Gwennael, sur le nom de Matmonoc, comme le catalogue des évêques de Cornouaille, après les noms de saint Corentin, saint Guenuc et saint Alor, débute par celui de Binidic. Le règne de Gradlon-Plonéour inaugure bien une ère nouvelle dans l'histoire religieuse du diocèse de Cornouaille.

LA FONDATION DU DIOCÈSE DE CORNOUAILLE

La mise en place des structures diocésaines chez les Osismes n'est pas sans poser d'épineux problèmes. Ferdinand Lot estimait «possible et probable» l'existence, aux IV^e-V^e siècles, d'un évêché à Carhaix, capitale de la *civitas*, mais, ajoutait-il, «sa persistance jusqu'en 511 n'a plus de fondement. A cette date, l'évêché était déjà sans doute transporté à Quimper. Carhaix, par suite du non-entretien des routes romaines, ayant perdu toute valeur, il fallait se rapprocher des côtes » (91). Fragile explication, car la dégradation du réseau routier fut loin d'être aussi brutale. Si évêché il y eut à Carhaix, l'organisation du réseau autour de la ville n'aurait pu que contribuer à son maintien: comme le disait un

⁽⁸⁸⁾ Op. cit., liv. II, chap. XVI, p. 79.

⁽⁸⁹⁾ Ibid., liv. II, chap. XII, p. 75.

⁽⁹⁰⁾ Ibid., p. 75.

⁽⁹¹⁾ Mélanges d'histoire bretonne (Ve-XIe siècle), Paris, 1907, p. 203, n. 4.

vieux légendaire de saint Méloir consulté à Lanmeur par Dubuisson-Aubenay en en 1636 (92), « Kaerais estoit la matrice ou centre de Bretagne, d'où partoient sept chemins ferrés et ault élevés, qui se divisaient comme rais d'une estoile et s'espandoient par toute la Bretagne». Par contre, son étendue très considérable, quelque 11000 km², soit presque le double de ceux d'Alet et de Vannes, ne pouvait que jouer en sa défaveur.

Plaçons-nous dans l'optique d'un siège épiscopal à Carhaix. S'il faut en croire la Vie de saint Paul Aurélien écrite en 884, un premier diocèse se serait créé, dès le VIº siècle, chez les Osismes, réunissant sous sa juridiction les deux pagi d'Ac'h et de Léon, avec pour chef-lieu Kastell-Paol/Saint-Pol-de-Léon. Cette fondation laissait encore à Carhaix plus des 4/5 de son territoire. Celui-ci, dans sa plus grande transversale, atteignait 150 km, mais l'équidistance de la ville de ses deux extrémités — 50 km la séparent de Quimper, 62 de Tréguier — pouvait remédier à cet inconvénient. La cité était en mesure, son réseau routier aidant, d'en assurer l'administration. Que ce rôle soit dévolu à Quimper, la création d'un autre diocèse dans la région domnonéenne devenait une nécessité. Si cette hypothèse n'est pas contredite, bien au contraire, par les faits linguistiques (93), elle n'est, du point du vue religieux, confortée par aucun élément positif. La distribution des lieux de culte consacrés aux saints bretons met en évidence l'importance des pôles quimpérois et trégorrois, mais nullement celle du pôle carhaisien. Ce constat suggère un second cas de figure.

Il est très concevable d'admettre qu'après avoir été le promoteur de l'introduction de la réforme bénédictine à Landévennec, Gradlon-Plonéour ait été aussi à l'origine de l'établissement d'un siège épiscopal à Quimper et de l'érection d'une église cathédrale dédiée à saint Corentin. C'est certes à son ancêtre légendaire que la Vie de celui-ci prête le choix de l'ermite du Méné-Hom pour donner à la Cornouaille un évêque « qu'elle n'avait pas », à lui qu'elle attribue la donation au saint de « son palais royal situé dans la cité corisopitaine qu'on appelle aujourd'hui « le tour du château » pour construire l'église cathédrale » (94), mais comment expliquer que le catalogue épiscopal ne commence qu'au temps de Gradlon-Plonéour? En fait, dédier le monument à saint Corentin, c'était le désigner comme le summus speculator dont parle Wrdisten, mais surtout comme le premier évêque de la cité.

Que la Vie ait placé son ordination à Tours plutôt qu'à Paris, n'est pas nécessairement une invention du chanoine quimpérois qui la compila au XIII siècle. Ce peut être l'écho d'un temps où l'autorité de la métropole tourangelle n'avait pas encore été mise en question par Nominoé. A l'inverse, en faisant introniser saint Tugdual à Paris, ses *Vitae* pourraient témoigner du rejet de la tutelle de Tours et d'une fondation se situant entre l'érection de Dol en métro-

⁽⁹²⁾ Itinéraire de Bretagne, Nantes, 1898, t. I, p. 115.

⁽⁹³⁾ Cf. notamment F. FALC'HUN, Histoire de la langue bretonne, d'après la géographie linguistique, Paris, 1963, en particulier le tome II.

⁽⁹⁴⁾ Op. cit., p. 41.

pole et 990, date à laquelle on rencontre pour la première fois dans un acte mention de neuf évêques en Bretagne (95). La Vie de saint Conval, rédigée sans toute à la fin du X^e siècle ou au siècle suivant, dit de même que Conval fut élu évêque dans le siège épiscopal de saint Tugdual (in cathedra episcopali sancti tutwali episcopi), à l'unanimité, par le roi et le peuple de la région tout entière (96). Le fait que saint Malo se soit fait consacrer à Tours, selon son siographe, écrivant vers 869-870 (97), ne constitue pas une objection, dans la mesure où, de 866 à 971 précisément, l'Église bretonne composa avec son ncienne métropole: Electranne, successeur de Garnier à la tête du diocèse de Rennes, accepta de se faire sacrer à Tours en septembre 866 (98).

La fondation du siège épiscopal de Quimper portait le nombre des évêchés de la péninsule à sept. Et c'est justement ce nombre que donne, dans une lettre du 17 mai 866 adressée à Festien de Dol, le pape Nicolas I^{er} (pape de 858 à 867): Compte tenu du fait que vous avez seulement sept évêques, nous ignorons quelle tradition ecclésiastique vous autorise à posséder une métropole », écrivait e chef de l'Église (99). On a certes argué que le pape ne comprenait pas dans ce nombre les deux évêques de Rennes et de Nantes, ce qui induisait l'existence des diocèses de Tréguier et de Saint-Brieuc. Mais, depuis quinze ans, Rennes et Nantes faisaient bien partie du regnum breton. Et si Electranne se fit effectivement sacrer à Tours quatre mois et demi après cette lettre pontificale, «son prédécesseur Garnier avait, comme le souligne H. Guillotel, fait corps avec ses confrères bretons » (100). Certes, à Nantes, Actard, farouche partisan de Tours—dont il devint l'archevêque en 871—, avait bien recouvré la majeure partie de son diocèse, que s'était autrefois attribué Gislard, mais il avait, depuis 856, déserté la ville.

Force est de constater que parmi les évêques bretons mentionnés durant cette période, aucun ne peut être attribué à Tréguier ou à Saint-Brieuc. Duine a cru devoir le faire pour les évêques Garnobrius et Félix (101), mais ce dernier est bien connu à Quimper, où il fut déposé en 849 et remplacé par Anaweten iusqu'en 865. Quant à Garnobrius — nom qui est de toute apparence une altération du vieux breton Iarnobri, Iarnhobri —, il occupait le siège de Saint-Pol-de-Léon (102) quand fut nommé à sa place Clotwoion, évêque mentionné notamment par la Vie de saint Malo. On comprend dans ces conditions que les derniers évêques bretons à se soumettre à Tours, peu avant le règlement définitif de la querelle métropolitaine en 1199, aient été précisément ceux de Tréguier et

⁽⁹⁵⁾ Cf. Dom MORICE, Preuves, t.I, col. 351.

⁽⁹⁶⁾ Revue celtique, t. XXXII, 1911, p. 164.

⁽⁹⁷⁾ Cf. B. MERDRIGNAC, op. cit., p. 60-61.

⁽⁹⁸⁾ Cf. H. GUILLOTEL, op. cit., p. 310.

⁽⁹⁹⁾ Dom MORICE, Preuves, t. I, col. 320.

⁽¹⁰⁰⁾ Op. cit., p. 310.

⁽¹⁰¹⁾ Annales de Bretagne, t. XXX, 1915, p. 438.

⁽¹⁰²⁾ Cf. H. GUILLOTEL, op. cit., p. 268.

de Saint-Brieuc, titulaires des derniers nés des diocèses de la péninsule.

Jusqu'à l'époque carolingienne, l'Église bretonne a très certainement conservé son particularisme, ses « usages scotiques » pour reprendre l'expression employée dans le diplôme de Louis le Pieux et qui ne vaut pas seulement pour Landévennec. La conception franque de l'organisation diocésaine lui est demeurée étrangère. A l'image de saint Paul Aurélien et de saint Corentin, l'abbé-évêque n'est pas l'évêque monarchique franc, mais le speculator don parle Wrdisten, celui qui veille, investi d'une responsabilité plus que d'une autorité. La normalisation, peut-être inaugurée à Quimper avec Gradlor-Plonéour, sera, paradoxalement, l'œuvre de Nominoé.